

## Études littéraires africaines

*African Literature Today*, (Rochester : Boydell & Brewer, dir. Ernest N. Emenyonu), n°37 (50), 2019, xx-234 p. – ISBN 978-1-847-01234-0



Aurélie Journo

Numéro 51, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079635ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079635ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Journo, A. (2021). Compte rendu de [*African Literature Today*, (Rochester : Boydell & Brewer, dir. Ernest N. Emenyonu), n°37 (50), 2019, xx-234 p. – ISBN 978-1-847-01234-0]. *Études littéraires africaines*, (51), 298–300. <https://doi.org/10.7202/1079635ar>

que entre la culture orale traditionnelle et la culture écrite élitiste. Dans cette contribution, tout comme dans le reste du numéro, l'hétérogénéité des supports, des époques et des aires géographiques et linguistiques est justifiée par un questionnement herméneutique cohérent, qui consiste à interpréter les objets culturels à l'aune d'« un principe de co-création artistique » (p. 88).

Edoardo CAGNAN

***African Literature Today*, (Rochester : Boydell & Brewer, dir. Ernest N. Emenyonu), n° 37 (50), 2019, xx-234 p. – ISBN 978-1-847-01234-0.**

Née dans l'effervescence artistique et littéraire des années 1960, la revue *African Literature Today* célèbre dans ce numéro anniversaire ses cinquante années d'existence : une longévité assez rare pour qu'on lui rende hommage. Comme le rappelle Ernest N. Emenyonu dans l'introduction, la revue a changé plusieurs fois de forme et de nom : le modeste bulletin photocopié de l'Université de Fourah Bay (Sierra Leone), créé sous le nom de *Bulletin of African Literature* par Eldred Durosimi Jones à compter de 1964, devient en 1968 *African Literature Today*, une revue alors publiée deux fois par an par la célèbre maison britannique Heinemann. Elle est désormais portée par James Currey, Alan Hill et Keith Sambrook et éditée par Eldred Jones. En 1971, elle prend la forme hybride qui est la sienne aujourd'hui, à mi-chemin entre le livre et la revue, en publiant un numéro thématique annuel. En 1984, enfin, elle quitte Heinemann avec James Currey, qui fonde alors sa propre maison. Revue internationale, distribuée en Afrique, en Europe et aux États-Unis, *African Literature Today* est éditée par Ernest N. Emenyonu depuis 2000.

Comme les numéros anniversaires qui l'ont précédée (*ALT* n°10 : *Retrospect and Prospects*, 1979 ; *ALT* n°30 : *Reflections and Retrospectives*, 2012), cette livraison se veut à la fois rétrospective et tournée vers l'avenir, proposant une variété d'articles consacrés à des auteurs africains, des années 1960 à nos jours. Plusieurs contributions reviennent sur les débuts de la revue : dans son hommage à Keith Sambrook, décédé en 2019, James Currey présente ainsi les objectifs affichés par la revue dès sa naissance : développer une critique de la littérature africaine, visant tout à la fois à faire connaître les œuvres à un public plus large et à élaborer des critères et des « standards » littéraires (p. XIX). L'introduction d'Ernest N. Emenyonu rend hommage à ces « pionniers » de la littérature africaine et à la revue elle-même, décrite comme un espace où la critique littéraire africaine a pu prendre son essor. Ce regard rétrospectif se retrouve dans l'entretien de Pede Hollist avec Eldred Durosimi Jones, qui revient sur les échanges panafricains favorisés par les conférences d'artistes et d'écrivains de Dakar, Nairobi et Freetown, et retrace l'histoire de ses trente années à la tête de la revue.

Ce faisceau de discours célèbre le rôle des critiques, décrits à multiples reprises comme les « accoucheurs » (« *midwives* ») de la littérature africaine moderne, dotés d'importantes fonctions sociales et didactiques. On retrouve là les principaux acteurs du monde éditorial anglophone, dont le rôle dans la circulation et la canonisation de la littérature africaine est bien connu : James Currey, la maison d'édition Heinemann et sa célèbre collection *African Writers' Series*. Dans ce retour sur la naissance de la revue, c'est tout un réseau de sociabilité littéraire développé sur les campus des universités africaines qui se dessine, en même qu'une série d'obstacles et d'aléas susceptibles d'entraver la circulation des textes : Eldred Jones évoque ainsi les articles reçus sous forme manuscrite faute de machine à écrire ou encore les numéros égarés par les services postaux.

La complémentarité et la collaboration entre éditeurs et critiques occidentaux d'une part et universitaires et critiques africains d'autre part sont certes mises en avant, mais on devine en filigrane la ligne de tension qui les sépare : là où Eldred Jones affirme être le seul instigateur de la revue, James Currey, dans son hommage, en attribue la paternité aux éditeurs britanniques de Heinemann, Alan Hill, Keith Sambrook et lui-même, sans jamais citer Eldred Jones. Cette ligne de partage est également évoquée dans l'article d'Akachi Ezeigbo, « Women & ALT : Balancing the Gender Equation in the Criticism of African Literature » (p. 88-103), qui parcourt les archives de la revue et retrace une brève histoire de la critique présente dans ses pages. L'article avance à ce titre l'idée d'une « décolonisation » de la critique, permise par la remise en cause de la perspective des expatriés et la valorisation concomitante du critique africain comme acteur – au même titre que les écrivains – d'une forme d'émancipation littéraire et politique. Akachi Ezeigbo revient également sur l'évolution de la place des femmes – critiques et écrivaines – dans les pages de la revue. À cet égard, nulle surprise : à une quasi-invisibilité des femmes succède, dans les années 1980-2000, une présence d'abord timide et cantonnée à des numéros qui leur sont explicitement consacrés – le n°15 en 1987 et le n°24 en 2004 – avant qu'une réelle parité soit atteinte dans les derniers numéros de la revue (p. 100 : « *The quest for gender-parity has been achieved and the gender-gap bridged* »). Cet optimisme est étayé par les articles présents dans ce numéro, puisque six d'entre eux (soit la moitié) sont consacrés à des écrivaines africaines (Sindiwe Magona, Grace Ogot, Yvonne Owuor, Unity Dow, Ifeoma Okoye) ou à la représentation des femmes dans la fiction (chez Chinua Achebe), et que la majorité des articles sont écrits par des critiques et universitaires établis sur le continent, principalement au Nigéria.

Le ton de ce numéro anniversaire est à la célébration et on peut regretter que ce choix masque un certain nombre de questions, relatives par exemple aux questions de légitimation et de canonisation, à la circulation des textes ou encore au lectorat africain. À l'exception d'un article consacré à un auteur francophone (Mohamed Alioune Fantouré), les articles con-

cernent exclusivement des textes écrits en anglais, offrant une image quelque peu réductrice de ce que recouvre une « littérature africaine », au sein de laquelle Ngugi wa Thiong'o, Wole Soyinka et Chinua Achebe apparaissent pourtant comme des figures tutélaires incontournables, régulièrement citées ou commentées.

Malgré une ambition panafricaine affichée, de nombreux articles du numéro adoptent une perspective nationale. Comme dans les années 1960, le Nigéria – tant du côté des écrivains que des critiques – occupe une place prépondérante, même si le Kenya, la Guinée, l'Afrique du Sud et le Botswana sont également représentés. On peut ainsi mentionner le bel article de Ng'ang'a Wahu-Muchuri, qui analyse l'évolution de la représentation du paysage chez les romancières kényanes Grace Ogot et Yvonne Owuor, et montre la façon dont ce paysage, faisant d'abord office de symbole politique collectif, lié à la lutte pour la terre à l'époque coloniale, devient un espace où se projettent les tourments individuels de personnages déracinés. Razinat Talatu Mohammed, dans un article consacré à l'impact de Boko Haram sur la production littéraire au Nigéria, présente les conséquences de la crise que connaît la région de Maiduguri sur les intellectuels et écrivains, et offre un témoignage personnel poignant sur les conditions qui rendent ou non possible l'écriture. Dans cet article comme dans d'autres, la portée didactique et sociale de la critique et de la littérature domine : la fiction y est présentée comme prescriptive – ainsi les personnages du roman *Ukhule* de Sindiwe Magona sont-ils donnés à lire comme autant de modèles pour les femmes sud-africaines de demain (p. 46) – ou comme testimoniale – c'est le cas de l'analyse des textes de l'avocate Unity Dow, qui sont présentés comme porteurs d'« espoir pour une société de demain plus juste » (p. 22). Dans l'ensemble, rares sont les articles qui mobilisent des outils théoriques récents, et les concepts convoqués – comme la « gynocritique », dans l'article consacré à Ifeoma Okoye, ou la « théorie écocritique » mentionnée par Razinat Talatu Mohammed – n'apportent parfois que peu à l'analyse, souvent limitée à une simple explication de textes.

Certains articles, de même que le « *Literary Supplement* » composé de poèmes et de nouvelles inédits, ont cependant le mérite de faire découvrir aux lecteurs des auteurs et autrices moins connus (le poète nigérian Chimalum Nwankwo, Unity Down, Ifeoma Okoye). Ils remplissent en ce sens l'objectif d'*African Literature Today*, mais les débats et les perspectives critiques des années 1960 résonnent encore largement dans ces pages ; c'est à la fois le signe de la persistance de la portée sociale et politique attribuée à la littérature, et le revers, peut-être, de la longévité de la revue.